

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Jadis le blanc, « fleur d'innocence », était la couleur réservée aux jeunes filles. Une femme mariée se serait fait scrupule de porter une toilette blanche, et l'eût-elle fait, tout le monde l'aurait tournée en ridicule. Mais... autre temps, autres mœurs! Aujourd'hui, le blanc est la couleur à la mode : toutes les femmes élégantes en portent, jeunes et vieilles indistinctement. Les premières représentations de nos théâtres en font foi, celle qui a eu

lieu à la Gaité entre autres. Au *Voyage dans la lune*, on aurait dit un mot d'ordre : toutes les femmes étaient en blanc! Le coup d'œil des loges était charmant à voir, quoique singulier à cause de cette uniformité.

Il convient d'ajouter qu'une jeune fille bien élevée serait fort déplacée au théâtre un soir de « première », le public étant, ce jour-là, presque uniquement composé d'individualités connues souvent à plus d'un titre... Du reste, la bienséance n'accorde aux jeunes filles que l'Opéra et la Comédie-Française.

Après la Toussaint, on quitte volontiers la campagne pour rentrer à Paris; les hôtels rouvrent leurs portes et la vie parisienne reprend tout doucement son essor. Beaucoup de mariages ont signalé les retours, et il ne se passe pas de jour où l'on ne cite quelque nouvelle signature de contrat. Ce jour-là, maintenant, est consacré à l'exhibition du trousseau et de la corbeille; et depuis que l'usage a prohibé les noces joyeuses du mariage, — ordonnant aux jeunes époux de changer de toilette après la messe pour partir au plus vite, — on a pris l'habitude de faire de grandes réceptions pour la signature du contrat. On invite un monde énorme le soir, sans s'inquiéter si les salons seront suffisants; chacune des invitées, au surplus, ne reste que le temps nécessaire pour voir, se montrer, être admirée. Le corsage décolleté n'étant pas de rigueur, on porte le corsage ouvert en carré, et même montant, pourvu que l'ensemble de la mise soit élégante et parée, et qu'on étale tous ses bijoux. C'est l'occasion ou jamais de faire ses

preuves en fait de diamants. Quelle femme négligerait de la saisir?

Les MODISTES se plaignent toutes de l'augmentation du prix des plumes. Ce n'est pas étonnant, et il en est ainsi de tous les produits très-demandés, qui deviennent plus chers en raison de

leur succès même. Jamais, croyons-nous, on n'a porté autant de plumes sur les chapeaux qu'aujourd'hui.

Sur de grands feutres *Rubens* blancs, nous avons vu de vrais panaches de plumes blanches, posées en arrière d'une façon hardie. Très-joli, mais trop osé, ce chapeau ne sera jamais celui d'une femme de bonne compagnie.

Celui qu'on nomme le *Prince de Galles* est garni, sur le sommet, d'un bouquet de dix plumes tombant coquettement sur les bords; c'est un chapeau de jeune femme et qui demande à être porté en équipage.

Le *Muscadin*, avec sa haute calotte ornée d'une ruche de Colville placée en couronne, ne manque pas de grâce; un oiseau séparant deux plumes en complète souvent l'ensemble.

Que dire de tous ces chapeaux d'homme qu'on rencontre sur les têtes des femmes le plus comme il faut? Nous n'en savons rien vraiment. Tant que cela se passait sur les plages, nous avons cru ne leur devoir que le silence; mais maintenant à Paris, c'est par trop... masculin!



P. N° 285. — COSTUMES D'ENFANTS ET COSTUME DE NOURRICE.

Il n'est plus permis de dire qu'on ne trouve pas de coiffure à sa convenance, car la mode et la fantaisie nous en fournissent les modèles les plus variés. Outre les différents genres que nous avons déjà signalés aujourd'hui, ou dans nos précédents articles, nous citerons encore des calottes à fond mou et à double bavolet, qui sont garnies derrière d'une touffe de plumes tombantes avec brides de ruban ou barbes de dentelle croisées à leur point de départ et nouées devant. Nous recommandons à l'attention de celles de nos lectrices qui seraient en quête d'une coiffure de

femme âgée, une capote de velours noir et dentelle noire; cette dentelle est posée en colimaçon sur le milieu de la calotte et s'élargit de façon à envahir le fond du chapeau, qu'elle termine très-bas derrière; un nœud de velours orne le milieu du colimaçon, et des barbes de dentelle viennent se nouer devant.

La dentelle Colville est l'élément de succès actuel pour les LINGÈRES; il faut voir tout le parti qu'elles en tirent et tireront. Cette dentelle, en soie ou en laine, est faite au carreau ou fabriquée, par conséquent vraie ou imitée, mais écruée dans tous les cas. On en fait des barbes pour le cou, les chapeaux, les coiffures; on en garnit des fichus de soie en choisissant les nuances qui vont avec l'écru. On la mélange aussi avec le velours, et l'opposition de ces deux tons si dissemblables est très-heureuse.

Mentionnons, comme élégante nouveauté, les plissés en crêpe lisse, à bords festonnés en soie blanche, qui constituent la parure de soirée (pour col et sous-manche) la plus douce au visage et la plus seyante qu'il soit possible de désirer. Ces plissés existent en plusieurs grandeurs au choix. Nous ajouterons que le feston et la valenciennes sont toujours fort à la mode comme bordure de lingerie, quel que soit l'objet auquel on veuille l'appliquer.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 285.

COSTUMÉ D'ENFANT ET COSTUME DE NOURRICE.—1. Petite fille de 6 à 8 ans. — Robe-blouse en drap gros bleu. Jupon court, entouré de larges galons bleu ciel; corsage froncé, avec col marin; parements aux manches et ceinture ronde en mohair bleu pâle. — Chapeau marin en velours gros bleu, garni de ruban et de galons bleu pâle.

2. Baby au maillot. — Robe longue en nansouck fin, garnie devant en tablier de plissés plats soutenus par de jolis entre-deux en broderie anglaise, avec volant de même broderie encadrant le tablier et le haut du corsage. Ceinture en ruban nouée derrière. — Bonnet coulé en entre-deux de valenciennes; ruches de dentelle assortie devant, entremêlées de petites bouclettes de satin blanc.

3. Costume de nourrice. — Jupon et corsage en mérinos marron. Le corsage, formant veston, avec col rabattu et revers, est croisé et fermé sur le côté. — Lingerie très-simple et plate. Tablier en fine percale, entouré de petits plis et guipures blanches; les grandes poches sont placées dessous. — Bonnet genre *Auvergnate*, en nansouck, à large fond mou, entouré d'une bande garnie de guipures et ruchée à gros plis. Ruban rose autour du bonnet, disposé de manière à former plusieurs coques sur le sommet devant.

G. 567.

TOILETTES DE SORTIE. — 1. Capote en drap feutre cintrée et demi-ajustée. — Col montant et col rabattu en velours marron; bandes de velours semblable sur tous les bords, et deux rangées de boutons assortis sur les devants croisés. Parements plats en velours au bas des manches; ces parements sont coupés sur le dessus par une patte de drap garnie de boutons. Poches ornées de nœuds de velours, avec parement rabattu et bordé de même. — Chapeau de feutre marron, à passe relevée sur le côté et garnie de coques de ruban gris havane, avec un motif d'or au milieu. Bandeau de plumes grises dessous et panache assorti sur la calotte.

2. *Waterproof* (nouveau modèle) en drap gris de fer. — Ce vêtement, très-ample, couvre toute la toilette et sert à la préserver en temps de pluie. Le devant est fermé par une seule rangée de boutons; les côtés sont ornés de poches assez profondes, à tête coulissée, avec cordelières et glands de soie. Dans le haut du vêtement, un col droit, une pèlerine ronde, et un capuchon doublé de soie et garni de nœuds de ruban; ce capuchon se ferme par une coulisse, avec cordelières et glands de soie. Manches terminées par un cornet coulissé, avec nœud de ruban. — Chapeau de feutre gris, bordé d'un galon natté gris et acier. Bandeau de plumes dessous; draperie en ruban gris et plumes assorties pour le dessus.

G. N° 570.

1. Col ouvert, en crêpe lisse ruché, sortant d'un col rabattu en faille crème; des revers en velours bleu, fixés au bord inférieur de ce col, viennent orner le devant du corsage. Nœud de ruban crème à l'angle de l'un des parements, et double nœud à longs bouts flottants réunissant les deux pointes dans le bas.

2. Chapeau *Michel-Ange*, en feutre gris perle, bordé d'un galon d'acier. Un turban de surah rayé entoure le dessous, formant un chou sur le côté, avec bout frangé tombant derrière. Galon d'acier autour de la calotte et plume grise fixée derrière pour venir tomber sur le devant.

3. Chapeau *Boyard*, en velours noir. Fond mou; petite passe plate, garnie d'une ruche s'abaissant avec la passe sur les cheveux. Plume blanche, fixée par un ornement d'argent sur le devant de la calotte et recouvrant cette dernière. Une autre plume semblable, placée sur le côté, retombe derrière.

4. Camisole en bazin, à col rabattu. Parements aux manches, avec de petits plis piqués aux bords. — Une ruche simple orne tout le devant.

5. Corps de camisole en percale, à plastron carré, composé de plis et de bouillonnés alternés. Une broderie anglaise entoure tous les bords et forme le col.

6. Col montant, très-évasé, en toile fine.

7 et 8. Col montant et sous-manche assortie, en batiste, à bords dentelés d'où s'échappe un plissé à larges plis plats.

G. N° 574.

TOILETTE DE VISITE. — Costume en drap beige uni et même étoffe à carreaux bosselés de tons neutres. — Jupon en uni, garni devant de volants froncés et alternés. — Tablier pointu, simplement drapé derrière où il est fixé par un nœud de ruban surmontant un autre nœud semblable qui orne le milieu du jupon derrière. — Cuirasse unie, avec col rabattu en tissu à carreaux, fermé par un nœud de ruban. Les manches, unies, se terminent dans le bas par un cornet à carreaux avec bracelet et nœud de ruban. Lingerie en batiste festonnée et ruchée. — Chapeau de velours marron, garni dessus de coques de velours arrêtées de place en place par des bâtons d'or. Bandeau de fleurs et feuillage de velours bronzé.

2. **TOILETTE DE THÉÂTRE.** — Robe de velours noir et tunique Jaive en cachemire blanc et brodé. — La première robe, de forme princesse, est terminée dans le bas par un volant que surmonte une ruche à la vieille. Les manches sont terminées par un volant plissé, avec traverse et tête ruchée. — Tunique Juive (nouveau modèle), ouverte devant en forme de cœur, découvrant une partie du corsage de velours, les manches et le dessous des bras. Le devant, très-collant, forme un long tablier dont les draperies se perdent sous de larges coques faisant suite au dos et sous lesquelles vient se fixer un pli Bulgare. Toute cette partie est ornée, au milieu, d'une broderie de plusieurs tons de soies; une broderie analogue raye les côtés du tablier en passant sur les poches et entoure l'ouverture du corsage en formant une sorte de plastron. Les bords du corsage et du tablier sont ornés d'une guipure blanche; les derniers ont en outre une frange de soie. — Chapeau de velours noir, à passe très-renversée, doublée de satin blanc, avec nœud de velours traversé par un croissant d'or. Draperie en ruban lamé noir et or autour de la calotte plate; ce ruban forme derrière deux larges nœuds à pan tombant; des anneaux d'or passés dans le ruban complètent l'ornementation du chapeau.

Description de la figurine coloriée L. n° 57.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VILLE. — Costume en faille et velours marron. — Jupon à traîne, plissé à la religieuse derrière, avec nœud de velours sur le côté. De forme plate devant, il est orné de bandes de velours à bords crénelés, et de bandes unies, mais plus étroites, formant ensemble trois groupes. Un petit tablier de velours à bords crénelés recouvre le haut du jupon. — Corsage *Moyen-âge* en velours, à basques longues et arrondies en pointes devant, plissées derrière et terminées par des lisérés et des franges bavane. Ruche crénelée dans le haut; manches de faille à parements de velours et nœuds de ruban. — Chapeau de feutre de couleur assortie, garni de draperies en faille, d'une grande plume teinte et d'une aile de merle bronzé.

Voir les descriptions des gravures coloriées à la page 551.

PLANCHE G. N° 570. — DESCRIPTION, PAGE 542.



CHAPEAUX ET LINGERIE

Modes de Mme de Bysterweld (rue du faubourg. Saint-Honoré, 8).

CAUSERIE

C'est l'automne à sa proie attaché... Le froid, qui violace les joues et fait fleurir les rhumes, ne se fait pas faute de jeter le désarroi dans bien des projets. Les courses surtout s'en ressentent; nous l'avons bien vu à Auteuil où la réunion de l'autre dimanche n'a pas tenu ce qu'elle promettait. L'élément féminin s'était surtout laissé influencer par l'atmosphère et la bise piquante qui soufflait sans merci; il se montrait moins nombreux et moins brillant qu'on n'était en droit de s'y attendre, en raison du spectacle plein de péripéties émouvantes que présentent d'ordinaire les steeple-chases. Quelques individualités courageuses s'étaient pourtant décidées à braver l'aéreté de l'air en faveur de *Lapidaire* et de *Jacinthe*, et plusieurs toilettes très-réussies se montraient sur le promenoir.

Dans l'enceinte, on parlait beaucoup de la mort prématurée du jeune comte de Gontaut-Biron, événement qui est venu mettre en deuil un certain nombre de familles du faubourg Saint-Germain.

Presque à la même heure, un deuil d'un autre genre se produisait par suite de l'incendie du *Magenta*. Ce magnifique vaisseau cuirassé, sur lequel flottait le pavillon du vice-amiral Roze, a sombré en quelques instants, au milieu de la nuit, sans qu'on ait pu savoir encore d'où provient le sinistre. C'est une perte assez considérable pour l'Etat; c'est surtout une désolation pour les braves gens qui montaient ce navire et dont très-heureusement pas un seul n'a péri.

A ceux qui n'ont pas vu de près les vaillants ouvriers de la mer, sans cesse occupés à lutter contre les tempêtes et les flots menaçants, nous recommandons le nouveau volume que vient de publier M. Victor Hugo sous ce titre: *Pendant l'exil*. Ils y trouveront une page admirable de poésie et d'une rare éloquence, adressée par le grand poète aux marins de la Manche, qui l'avaient remercié de son beau livre sur les *Travailleurs de la Mer*. Jamais l'auteur des *Misérables* n'avait été mieux inspiré, jamais sa plume n'avait rendu avec plus de puissance et d'élévation des idées plus saisissantes et d'une plus haute portée. Il nous sera permis, d'ailleurs, de détacher prochainement de son livre cette page hors ligne, autour de laquelle s'agitent tant de questions que nous n'avons point à analyser ici, mais qui ne sauraient nous empêcher de signaler à l'attention de nos lecteurs l'exposé le plus émouvant, les plus saines leçons qu'il nous ait été donné d'entendre depuis bien longtemps.

A propos de Victor Hugo, M. Théodore de Banville, en nous faisant pénétrer dans le nouveau foyer de l'Odéon qui sera bientôt ouvert au public, annonçait dernièrement que, parmi les bustes de grands poètes interprétés sur cette scène, on pourrait admirer celui de l'auteur de *Ruy Blas* et de *Marie Tudor*. Notre confrère ajoutait:

« C'est M. Alexandre Schoenewerk, l'auteur du *Lulli* de l'Opéra, du saint Thomas d'Aquin de la Sorbonne et du monument élevé à la mémoire du professeur de droit Ortolan, qui a été chargé de modeler l'image du plus grand des poètes, et il s'est acquitté de cette tâche avec un merveilleux talent. C'est dans des proportions colossales qu'il a représenté Hugo; la tête calme et un peu baissée en avant dans l'attitude de la pensée tranquille, le regard impérieux et doux, les traits puissants que le génie, les souffrances et les travaux ont revêtus d'un caractère de suprême beauté, la barbe olympienne, la riche et rebelle chevelure, le crâne surhumain, le col héroïque du poète de la *Légende des Siècles* sont, par une hardie simplification, résumés en dehors de l'âge et du temps par l'habile statuaire, qui a achevé sa belle composition par un large arrangement de vêtements débraillés et drapés à la Caffieri: c'était le cas ou jamais

d'utiliser ces pompes traditionnelles de la sculpture, si bien enseignées par les maîtres. Reproduit en terre cuite, le buste du grand penseur est d'une admirable couleur vermeille, et celui dont on a justement dit: *Hugo, comme un fondeur penché sur la fournaise...* semble éclairé à la fois par la flamme et par la lumière. »

Les quelques lignes que nous venons de reproduire nous font regretter vivement de ne pouvoir annoncer à quel moment aura lieu la réouverture de l'Odéon, qui semble plus mort que jamais. On dirait un château — dramatique — en Espagne!

Au moment même où s'élèvent à Paris, sur l'emplacement de l'ancien Opéra, des constructions qui n'ont absolument rien d'artistique, la ville du Havre vient de voir disparaître la maison où naquit Bernardin de Saint-Pierre. Le musée havrais a dû se contenter de conserver comme souvenir quelques balcons en fer et quelques plaques de cheminées ayant appartenu à cette habitation.

Une autre maison, plus célèbre que celle du Havre, est celle qu'on peut voir encore à Essonne, près Corbeil, dans une île où Bernardin de Saint-Pierre se retira en 1793. Cette maison est fort simple et ressemblerait fort à la plus vulgaire des maisons bourgeoises, n'était un péristyle grec servant d'atrium. C'est là que l'auteur de *Paul et Virginie* habita en 1794, époque à laquelle il fut nommé professeur de morale à l'Ecole normale. Cette maison appartient aujourd'hui à un particulier.

Le rêve de Bernardin de Saint-Pierre, qui resta toute sa vie sous l'impression que lui avait causée la lecture du roman de *Robinson Crusoé*, était de vivre dans une île, loin des hommes, servi par un Vendredi quelconque.

Dans sa cinquante-septième année, Bernardin épousa Mlle Didot, fille de l'imprimeur, qui n'était âgée que de vingt ans. C'est dans la petite maison d'Essonne dont nous venons de parler qu'il passa sa lune de miel.

Devenu veuf, il épousa en 1800, à l'âge de soixante-trois ans, Mlle Pelleport, une jeune institutrice dont il s'était épris, et mourut dans une petite maison qu'il possédait à Eragny, sur les bords de l'Oise.

Terminons cette causerie à bâtons rompus par une annonce au moins singulière. Il s'agit d'une nouvelle industrie qui vient d'être créée en Angleterre, pays natal de l'excentricité.

On y fabrique, paraît-il, des enfants *artificiels* à l'usage des dames qui veulent s'assurer, en voyage, la possession complète du compartiment qu'elles ont choisi.

Ces enfants, dont les prix et les qualités varient, geignent, crient, pleurent d'une façon lamentable, tout comme les bébés véritables. Les voyageurs qui les aperçoivent à la portière dans les bras de leurs mères s'enfuient épouvantés à un autre wagon. Quand le train est en marche, la dame calme l'enfant terrible à l'aide d'un petit ressort, et le fourre dans sa poche, d'où elle le sort à la station suivante pour l'exhiber au public.

Cette invention pourrait s'appeler le *bébé épouvantail*. Nous la recommandons aux amateurs... avec cette mention: *Si non e vero, e ben trovato!*

LUDOVIC SAUVEUR.

LES PAROLES D'OR

D'un esprit juste il ne sort que des idées utiles.

Il n'y a rien de pire qu'un peu d'esprit et beaucoup d'envie d'en montrer.

Les grands services sont comme de grosses pièces d'or ou d'argent qu'on a rarement occasion d'employer; mais les petites attentions sont une monnaie courante qu'on a toujours à la main.

DIDEROT.

LE VOYAGE A LA LUNE

Nous avons dit quel succès le *Voyage à la Lune*, de MM. Leterrier, Vanloo et Mortier, a obtenu sur la scène de la Gaité; le point de départ en est facile à trouver. En fouillant dans les œuvres de M. Jules Verne, on en rencontre une qui a pour titre : *De la Terre à la Lune*, et l'on y voit comment, sans nul sortilège, avec un canon immense, bien pointé, une masse de poudre... suffisante, et un obus confortable, de hardis touristes ont su échapper aux lois de la gravitation terrestre et s'en aller tout droit dans l'orbite de notre satellite et amie. Il n'était pas facile de mettre en scène cette aventure: aussi les auteurs ont-ils pris le parti de se jeter dans le domaine où s'alimentent couramment la féerie et l'opérette. Nous aurons donc, comme il convient, le prince Charmant, qui s'appellera pour cette fois le prince Caprice, et le roi Vlan, qui ira serrer la main à son collègue, le roi Cosmos. Inutile d'ajouter que les aventures de ces personnages nous rappelleront plus souvent Cyrano de Bergerac et sa burlesque audace que M. Verne et sa sorcellerie scientifique.

Vlan, le roi d'un royaume qu'on ne désigne pas, est fatigué de porter la couronne depuis trente ans; il a résolu de s'en débarrasser au profit ou aux dépens, comme on voudra, de son fils, le prince Caprice. Mais Caprice, âgé de dix-sept ans à peine, est un petit jeune homme blasé sur toutes les jouissances de ce monde, et qui sait trop exactement à quoi s'en tenir sur les attrait du pouvoir pour daigner ramasser le fardeau que papa vient de déposer aux applaudissements de tout son peuple. Le père ne sait plus que faire pour désennuyer son rejeton, quand tout à coup Caprice est pris d'un soudain désir de se rendre dans la lune. Impossible de le dissuader de cette idée folle. On se rend donc à l'Observatoire pour demander une consultation aux premiers astronomes du royaume. Ceux-ci, après une discussion très-orageuse, concluent qu'il n'est pas impossible que ce voyage soit possible, mais qu'il est possible aussi qu'il soit impossible. Sur cet oracle ambigu, tous les astronomes sont destitués, et Caprice se retourne vers son précepteur, le savant Microscope, qui n'est pas astronome, mais mécanicien de son état. Microscope reçoit l'ordre, sous les peines les plus sévères, de préparer, dans le délai de dix jours, un véhicule pour aller dans la lune. Microscope, que le malheur rend inventif, se met à l'œuvre et fond un canon. A l'heure dite, on voit s'allonger à perte de vue, sur une toile de fond, une espèce de longue coulevrine de rempart. Caprice, le roi Vlan et Microscope prennent place dans la culasse du canon comme dans une nacelle d'aérostat; on entend le bruit d'un pétard, et voilà les voyageurs lancés à grande vitesse dans l'espace.

L'obus arrive droit dans le palais de Cosmos, le padischah des États et Empires de la Lune, et cela juste au moment où les fortes têtes de cette planète déclaraient que la terre ne pouvait être habitée. Aussi, quand les voyageurs déclarent qu'ils arrivent en droite ligne de cette planète, veut-on les arrêter comme imposteurs. Ils finissent par obtenir leur grâce; mais ils ne tardent pas à se charger d'un autre crime.

L'amour a été jusque-là inconnu dans la Lune; il y a quelque part, dans un pays perdu, une peuplade de pauvres gens qui est chargée de fournir des enfants au reste de la planète et qui envoie tous les ans une cargaison aux pays plus aisés. Caprice étant devenu amoureux de la princesse Fantasia, fille de Cosmos, se heurte d'abord à une ignorance décourageante; mais il est resté, dans le fond de l'obus, une provision de pommes, et voilà la tranquillité de la Lune compromise. Fantasia mord la première à ce fruit révélateur; toutes les femmes en veulent goûter à leur tour, les pépins jonchent la terre, et bientôt la Lune est plus couverte de pommiers que les herbages normands.

Les grands juges du pays s'assemblent, et les étrangers mal-faisants sont condamnés à cinq ans de volcan forcé. On les descend au fond d'un cratère éteint; mais ce cratère a l'indiscrétion de se rallumer: il les rejette sur la croûte lunaire. Cosmos, qui a manqué mourir lui-même dans ce cataclysme, pardonne, et autorise ses hôtes à repartir pour la Terre par l'express descendant qui passe à trois heures trente-huit minutes du matin; en attendant le train, les personnages assistent au lever de la Terre, dont le disque pâle émerge à l'horizon.

Cette pièce est un peu décousue, mais elle forme un spectacle assez attrayant. Parmi les décors curieux, nous signalerons la forge du premier acte et le cratère du volcan. Un effet de neige produit par un brusque changement de saison a été assez heureusement rendu. Il est, en outre, l'occasion d'un joli ballet, dans lequel se meuvent de charmants costumes de Grévin.

Hor-Faog.

HISTOIRE D'UNE MAISON

Un des hôtels du faubourg Saint-Honoré, l'hôtel Molé, vient de changer de propriétaire. Il a été acheté quinze cent mille francs par la baronne Gérard.

En dernier lieu, il appartenait, dit le *Sport*, à Mme Lyne Stewens qui, du corps de ballet de l'Opéra, il y a quelques vingt ans, avait passé, par la voie du mariage, dans la haute société anglaise. Devenue veuve de M. Lyne Stewens, — admirateur si passionné du pied mignon de sa femme, qu'il avait fait faire un reliquaire où il conservait précieusement une de ses pantouffles, — la propriétaire de l'hôtel Molé habita presque exclusivement l'Angleterre. Son cottage de Sainte-Anne, sur la route de Richmond, est une résidence merveilleuse de confortable et de goût; on y trouve une laiterie de marbre blanc qui laisse loin derrière elle celle de Trianon.

Mme la baronne Gérard est veuve de M. Gérard, créé baron en 1870. Sa famille n'a rien de commun avec celle du maréchal comte Gérard, ni du baron Gérard, l'illustre peintre.

L'hôtel que vient d'acheter la baronne Gérard a eu tout un brillant et intéressant passé, au temps du comte Molé.

On sait qu'au retour de ses campagnes, fatigué du dialogue du canon et voulant changer d'entretien, avide d'impressions plus douces et curieux de délassements civils, Napoléon I^{er} donnait à Duroc la liste des personnes qu'il désirait voir pour causer, soit à Saint-Cloud, soit à Fontainebleau ou à Paris. Molé, très-jeune encore, avait le privilège d'être un des causeurs désignés, et de là prit date sa grande fortune politique.

Au château du Marais, a existé longtemps une charmante miniature représentant le comte Molé tel qu'il était alors: grêle et pâle, malingre et galant.

On a dit spirituellement que le caractère du comte Molé pouvait se définir par le quartier qu'il habitait: le faubourg Saint-Honoré, qui procède du légitimisme et de la philosophie moderne. En matière de gouvernement, ce fut un causeur instructif, jamais un orateur puissant sur le vulgaire.

Résumant très-bien une situation par un mot qui remplaçait un mémoire, il excella dans les petites lettres du matin à ses amis, à ses collègues ou à la royauté. Dans ses souvenirs de famille, dans ses traditions de magistrats intrépides en face des arquebuses, le comte Molé ne prit que ce qu'il lui en fallut pour orner sa mémoire et décorer son nom.

On l'a jugé finement et justement le jour où l'on a dit de lui qu'il fut la reliure élégante d'un homme d'État avec des pages absentes dans le livre.

Ch. D.

PLANCHE G. N° 567. — DESCRIPTION, PAGE 542.



TOILETTES DE SORTIE
Nouveaux modèles de capote et de waterproof.

Confession
de la Magasin
en France P. 1/2
Paris



Jules David

A. Levy, imp. r. des Marais, 66.

1274^e

Art. Goussard & Fils Ed^{rs} Paris.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Confections et Costumes de la M^{me} Costadan, rue des Tournours, 25-27.

Etiffes des Magasins du Paradis des Dames, s. Rivoli, 8-10. Consetile Pde Plument, rue Vivienne, 33.

Eau Figaro, B. Bonne Nouvelle, 1. Parfumerie Oriza de L. Legrand, s. S. Pierre, 207.

Entered at Stationer's Hall.

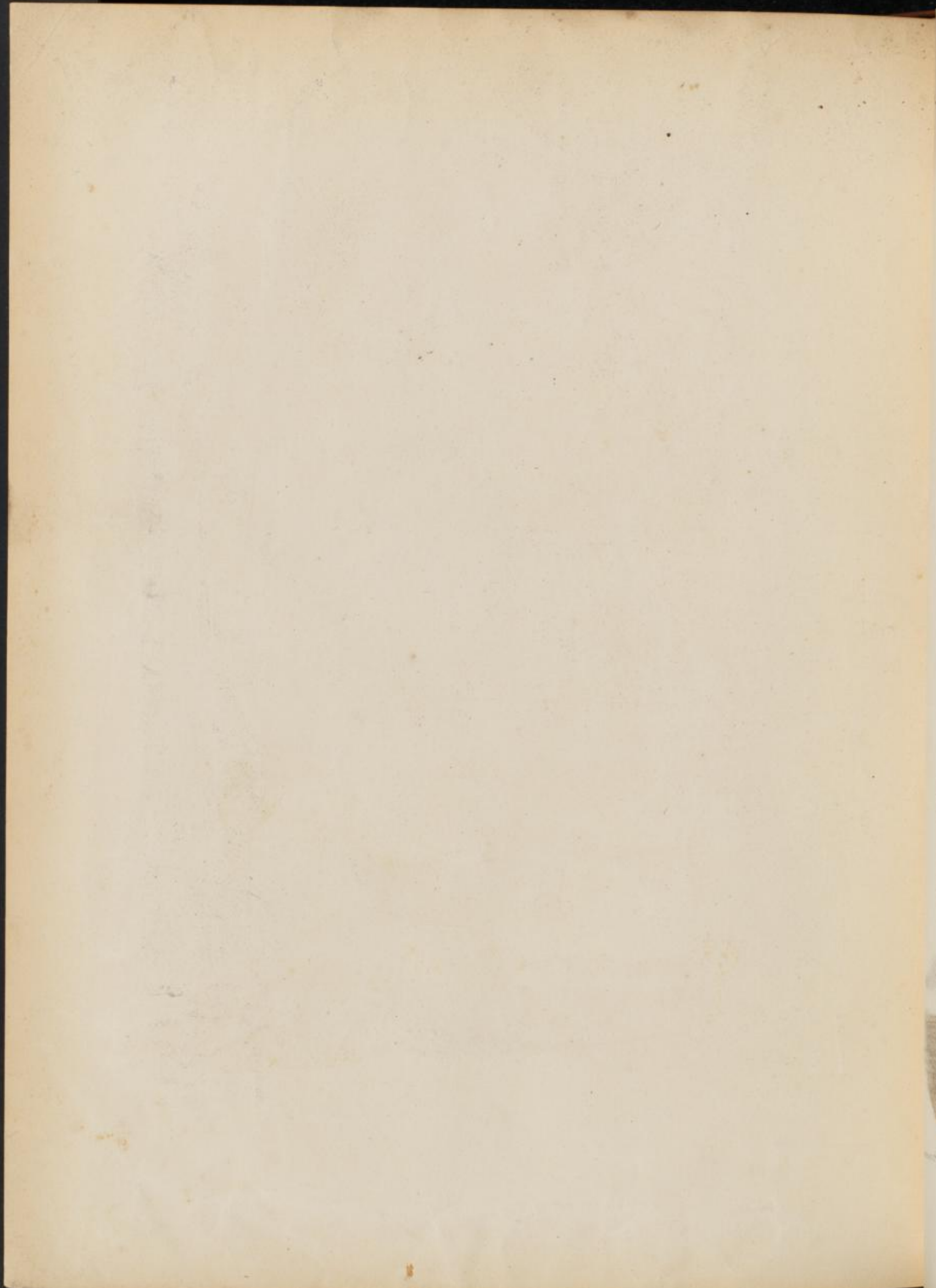






PLANCHE G. N° 574. — DESCRIPTION, PAGE 542.



TOILETTE DE VISITE. — TOILETTE DE THÉÂTRE.

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE. — SUITE.)

VIII

Rose d'Avril ne dormait pas, mais était, ainsi que nous l'avons dit, plongée dans ses pensées, quand un coup frappé la fit tressaillir. C'était une servante qui venait l'avertir que le domestique chargé de la conduire serait prêt dans quelques secondes avec sa voiture. Ce ne fut pas sans peine que Rose parvint à achever sa toilette; les épingles s'échappaient de ses doigts glacés, et, dans sa confusion extrême, elle ne trouvait rien de ce qu'elle cherchait. La bougie, presque entièrement consumée, ne jetait plus qu'une lumière incertaine. Le cœur lui battait tumultueusement à la pensée de l'entrevue qu'elle comptait avoir avec Mme de Keradeuc, et des doutes qu'elle concevait relativement au résultat de sa tentative. « J'essayerai, dans tous les cas, » se dit-elle, en finissant de s'habiller, et elle sortit de sa chambre, son flambeau à la main.

Elle prit par le petit escalier, et marcha droit vers l'appartement de Mme de Keradeuc. Elle se disposait à tourner le bouton quand Mme Ricciardi, sortant on ne sait d'où, se glissa devant elle et la regarda avec un sourire de défi sur les lèvres.

— Qu'est-ce que désire mademoiselle? demanda-t-elle, en baissant la voix; quelle idée avez-vous donc de vouloir déranger madame à une pareille heure?... madame qui est si faible et si malade même, par suite de tous les ennuis qu'elle a éprouvés hier!

Rose, quoique d'abord surprise et considérablement embarrassée par cette apparition inattendue, se remit instantanément.

— J'avais un extrême désir de voir madame, répliqua-t-elle. Je lui ai écrit hier, et je voulais lui parler de cette lettre au sujet de laquelle je n'ai reçu qu'un message verbal.

Rose sentait, tout en parlant, que les yeux de la femme de charge la pénétraient de part en part. Elle parlait au hasard, et avait dit la première chose qui s'était présentée à son esprit.

— Et puis, ajouta-t-elle, il est possible qu'elle revienne sur sa résolution, et qu'elle me permette de rester jusqu'au retour du capitaine Keradeuc.

— C'est inutile, mademoiselle, — c'est inutile. Je ne puis, à aucun prix, permettre qu'on dérange ainsi madame.

— J'en suis fâchée, madame Ricciardi, répliqua Rose, en prenant de plus en plus courage, à mesure qu'elle sentait davantage l'importance de la tentative; mais il faut absolument que je voie Mme de Keradeuc, et personne ne m'en empêchera.

Elle fit un effort pour passer près de la femme de charge et pénétrer dans l'appartement.

— Sur ma parole, s'écria celle-ci, en jetant un regard soupçonneux et alarmé, nous veillerons à cela.

Et, repoussant la jeune fille violemment, elle tourna promptement la clef dans la serrure et la mit dans sa poche.

— Venez, maintenant, s'il vous plaît, et tâchez de ne pas faire de bruit, ajouta-t-elle avec un accent de colère.

En même temps, elle posa rudement la main sur l'épaule de Rose, et la força à descendre l'escalier devant elle.

Voyant qu'il était inutile de résister, et jugeant qu'il était plus prudent, pour l'instant, de ne pas éveiller de soupçons, la gouvernante céda, sans répliquer un seul mot.

Au milieu de l'escalier elles rencontrèrent Martin qui montait; lui et sa complice échangèrent un regard significatif.

— Apportez-lui ses effets, voulez-vous? demanda la femme de charge au sommelier.

Et elle lui dit à l'oreille quelque chose que Rose ne put entendre.

La porte de la maison, en bas, était ouverte, et la voiture

était déjà prête; mais ce n'était pas le jeune Pierre qui devait la conduire, comme Brigitte l'avait fait espérer.

Tandis que Mme Ricciardi et Rose étaient debout dans le corridor, attendant le retour de Martin, Brigitte poussa soudainement la porte de la cuisine, et apparut avec un grand bol de thé et un morceau de pain sur un plateau.

— Tenez, mademoiselle d'Avril, s'écria-t-elle, avec indignation. Elle ne voulait pas que je vinsse vous trouver, ajouta-t-elle en désignant Mme Ricciardi, et elle tenait à ce que je ne vous voie pas avant votre départ; mais, mademoiselle, je vous apporte une goutte de thé et un peu de pain: pour l'amour de Dieu, prenez cela avant de vous exposer au froid qu'il fait. Je prie bien le ciel de vous venir en aide! ajouta la pauvre fille.

Des larmes lui vinrent dans les yeux et furent près de jaillir de ses paupières, quand ses regards se fixèrent sur la figure fatiguée de Rose et qu'elle vit l'air d'anxiété et de souffrance qu'exprimaient ses traits.

Mme Ricciardi ne dit rien, mais elle jeta sur Brigitte un regard qui en disait plus que bien des paroles. La domestique lui répondit par un geste de mépris.

— Assurément, Brigitte, je vous suis bien obligée, dit Rose, mais il me serait impossible de rien manger ni de rien boire.

Ses accents si tristes allèrent au cœur de la domestique.

— Prenez cela, Mlle d'Avril, murmura-t-elle, ne fût-ce qu'en dépit d'elle; cela vous fera du bien; dans tous les cas essayez, une goutte de thé.

Elle consentit à avaler quelques gorgées du liquide, qui la réchauffèrent et lui firent du bien.

— Avez-vous dormi un peu la nuit dernière? demanda Brigitte.

Rose savait que la femme de charge qui l'écoutait attendait sa réponse avec anxiété, car elle s'était retournée vivement en entendant cette question. Désirant éloigner de son esprit les soupçons qu'elle pouvait avoir encore, elle répondit :

— J'ai fait un bon somme qui m'a beaucoup délassée, bien que je ne fusse pas dans ma chambre. J'étais descendue dans la salle à manger pour voir quelle heure il était: je croyais qu'il était tard, ayant oublié de remonter ma montre, mais j'ai vu qu'il n'était guère qu'une heure. Le feu n'était pas encore éteint, et j'avais si froid que je suis restée en bas et que j'ai dormi sur le sofa, je ne sais combien de temps.

— Pauvre enfant! que Dieu ait pitié de vous! répéta Brigitte.

Mme Ricciardi parut être soulagée par ce qu'elle venait d'entendre, car, en s'avançant sur le seuil de la porte, avec Martin, qui apportait les malles de Rose, elle lui dit tout bas: « Tout va bien; ne craignez rien. »

Tous deux s'approchèrent de la voiture et s'entretenirent avec le conducteur, tandis qu'on plaçait les effets de Rose.

— Ce n'est pas Pierre, après tout, dit Brigitte: ce garçon n'a pas voulu le laisser aller.

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage, et Rose ne put lui adresser qu'un cordial adieu.

Martin et Mme Ricciardi restèrent près de la porte, la suivant des yeux, jusqu'au moment où la voiture disparut à un coude de l'avenue.

Rose d'Avril se retourna, à cet instant, pour jeter un long regard sur cette maison qui avait été sa demeure durant plus d'une année. Que d'ennuis, que d'épreuves elle avait eues à supporter durant ces treize mois! Et pourtant, à travers ses souvenirs, quelques rayons de joie pénétraient jusqu'à son cœur. Elle pensa avec affection à ses élèves, et se rappela avec émotion le dernier et touchant adieu. Puis, l'idéal du danger que courait l'homme qui lui avait témoigné de la bonté et de la sympathie lui vint à l'esprit, et durant tout son voyage jusqu'à Vitry, elle ne fut plus occupée qu'à se demander ce qu'elle devait faire à présent qu'elle avait échoué dans sa première tentative pour le

sauver. Le conducteur ne la troubla point dans ses pensées, pas une fois il ne lui adressa la parole, et il se contenta de regarder de côté de temps à autre.

— Etais-je donc stupide, se dit Rose, de répondre que je désirais parler à M^{me} Kéradeuc de cette lettre, lorsque cette misérable ne m'avait pas caché qu'elle l'avait interceptée ! cela seul était plus que suffisant pour qu'elle m'empêchât de pénétrer jusqu'à elle. Il faut que je trouve le capitaine tout de suite ; mais je ne me rappelle pas les endroits dont ils ont parlé. Fougères est une des villes qu'ils ont désignées. Il devait être de bonne heure aux *Armes de France*. Mais où devait-il aller en sortant de là ? Je ne me rappelle rien.

Elle n'était pas bien au fait des villages du pays, et, en ce moment, la plus grande confusion régnait dans son cerveau. L'espèce d'égarément auquel elle était en proie lui faisait oublier ce qui, une minute auparavant, lui apparaissait clair et distinct. Vingt fois elle se répéta le mot « la Croix », de crainte qu'il ne lui échappât, tout en cherchant à se rappeler quelques-uns des autres villages, lorsque le conducteur la tira tout à coup de sa rêverie, en lui disant, au moment où ils entraient dans la ville : « C'est au bureau de la diligence que je dois vous conduire, sans doute ? »

Pendant un instant, elle fut si surprise qu'elle ne put répondre.

— Non, merci, dit-elle enfin ; à l'hôtel, s'il vous plaît.

— C'est à Rennes que vous allez ?

— Oui, répondit Rose ; mais je ne suis pas assez bien pour faire le voyage en ce moment. Je veux m'arrêter auparavant à l'hôtel.

Elle pouvait bien tenir ce langage sans s'écarter de la vérité, car elle était loin, en effet, d'être bien. Elle ne s'était jamais sentie si accablée. Quoique la pluie eût cessé de tomber, l'atmosphère était humide et sombre. Pendant qu'ils avançaient dans la principale rue, se dirigeant vers l'hôtel que Rose avait indiqué, les garçons de magasins, tout en ôtant les volets des boutiques, s'arrêtaient pour regarder passer la voiture. Rose reconnut le commis de l'horloger chez qui elle était allée quelque temps auparavant. Les pavés étaient glissants, les rues étaient couvertes de boue et de flaques d'eau. La voiture s'arrêta à la porte de l'hôtel, et un gars à cheveux rouges, à l'air endormi, et sans bas aux pieds, s'avança près de Rose.

— Vous allez vous arrêter ici, mademoiselle ? demanda-t-il.

— Oui, pour le moment, dit Rose ; oui, ajouta-t-elle, en se rappelant que le conducteur était là et probablement écoutait sa réponse, du moins en attendant la voiture de Rennes. Voulez-vous prendre mes malles et les apporter dans l'hôtel ?

— Vous désirez une chambre, mademoiselle ? demanda de nouveau le garçon.

— Non, je resterai trop peu de temps pour en avoir besoin.

Le garçon la conduisit alors par un corridor sombre, et ouvrit la porte d'une grande salle où Rose vit, avec joie, brûler un bon feu : car, pour le moment, c'était ce qui pouvait lui être le plus agréable.

Tout en se tenant près de la cheminée, elle regarda par la fenêtre et remarqua que, tout en descendant ses bagages, le garçon et le conducteur paraissaient être en sérieuse conversation.

— Je ferai peut-être bien, se dit-elle, de donner quelque chose à cet homme, si peu poli qu'il soit ; il y compte, sans doute.

Elle mit la main dans sa poche pour prendre son porte-monnaie ; mais, à son indicible consternation, elle le trouva vide. Il n'y avait pas de bourse. Vainement chercha-t-elle dans tous ses vêtements. Qu'avait-elle fait de son porte-monnaie ? Tout ce qu'elle se rappelait, c'est qu'elle l'avait, la veille au soir, qu'elle avait compté ce qu'il contenait ; hors cela, elle ne se souvenait de rien. Très-probablement, au milieu de tous ses ennuis

et de ses anxiétés, elle l'avait laissé dans sa chambre ; elle frémit à la pensée qu'elle se trouvait maintenant dans cet hôtel sans un centime pour payer ses dépenses et son voyage. Elle s'assit, à moitié stupéfiée par ce nouveau malheur venant s'ajouter à tous les autres.

— Bien sûr, je deviendrai folle, pensa-t-elle.

Et aussitôt, elle songea au capitaine de Keradeuc. Elle se redressa et tira sa montre pour voir l'heure. Il était huit heures et demie. — J'ai cette montre, dans tous les cas, — le cadeau de ce pauvre capitaine, — pensa-t-elle ; il me sera possible, sans aucun doute, de trouver quelque part à emprunter dessus.

Elle se rappela qu'elle avait en outre, dans sa malle, la chaîne qu'elle avait achetée pour son frère, et elle se dit qu'en la portant chez le marchand qui la lui avait vendue, elle se procurerait peut-être de quoi se rendre à la Croix. Elle sortit dans le corridor et cria au garçon de lui apporter sa malle. Celui-ci était debout à la porte, causant toujours avec l'homme de la Châtaigneraie. Rose répéta sa demande, mais le garçon se contenta de se retourner, la regarda d'un air insolent, et reprit sa conversation sans plus faire attention à elle. Emportée par son indignation, Rose alla à lui et lui demanda fièrement :

— Voulez-vous, monsieur, avoir égard à ce que je vous dis, ou dois-je quitter cet hôtel, et aller en chercher un où je trouverai la politesse sur laquelle tout le monde a le droit de compter ?

Il serait difficile de dire ce que le garçon aurait répondu, s'il n'avait pas entendu résonner une voix qui évidemment lui inspirait de la considération.

— Bien, mademoiselle, se hâta-t-il de dire, qu'est-ce que vous désirez ?

— Je veux que vous m'apportiez ma malle ici, tout de suite, répondit-elle.

Sans un mot de plus elle fut obéie. Au bout de quelques instants de recherche, elle trouva la chaîne au fond de la malle ; elle la contempla un instant, puis la roula, en poussant un soupir, dans un morceau de papier, sortit de l'hôtel, et se rendit chez l'horloger. Il n'y avait dans la boutique personne autre que le commis que nous avons déjà mentionné, et qui lui dit que M. Jacob n'était pas encore descendu.

Rose répondit qu'elle attendrait, l'affaire qui l'amenait étant très-importante. Au bout d'un certain temps, elle pria le commis d'aller demander à son maître s'il serait bientôt prêt.

Le jeune homme reparut en disant que son patron allait venir tout de suite ; cependant il s'écoula encore une demi-heure avant qu'il ne descendit. Quand il entra, il n'était certes pas de très-bonne humeur, et il n'avait pas l'air d'être encore bien éveillé.

— Bonjour, mademoiselle, que puis-je faire pour votre service ? demanda-t-il en s'avançant vers Rose.

Celle-ci, en quelques paroles pleines d'hésitation, lui expliqua sa demande, en lui tendant la chaîne.

— C'est que, mademoiselle, répliqua l'horloger, en paraissant extrêmement contrarié, vous faites erreur ; nous n'achetons pas ici ce qu'on appelle les objets d'occasion. Vous trouverez cela dans la rue à côté.

Rose recommença à lui expliquer qu'elle avait perdu sa bourse, qu'il était pour elle de la plus haute importance qu'elle pût se rendre à la Croix ; tout ce qu'elle voulait, c'était simplement de quoi payer une voiture pour l'y conduire ; bien certainement elle ne manquerait pas de revenir prendre la chaîne, et elle saurait lui témoigner sa reconnaissance.

L'horloger prit dans un tiroir la même boîte que Rose connaissait déjà, l'ouvrit, compta vingt-cinq francs, et les passa à la jeune gouvernante.

— Je vous avancerai cela, dit-il, quoiqu'il soit assez étrange que vous me le demandiez.

Et puis, mettant la chaîne dans la boîte, il la referma.

Rose le remercia et, saisissant l'argent avec avidité, s'enfuit

de la boutique sans ajouter un mot. Elle se demanda, tout en retournant à l'hôtel, si elle ne ferait pas bien de se rendre auprès d'un magistrat, et de lui raconter tout ce qui était arrivé. Mais elle se dit qu'il lui faudrait nécessairement faire connaître l'accusation qu'on avait portée contre elle. « Et il ne me croirait jamais, pensa-t-elle, il me prendrait pour une intrigante : tout le monde me soupçonne. »

Aller à La Croix et trouver le capitaine Keradeuc lui semblait être le seul projet réalisable. En rentrant à l'hôtel, elle trouva le conducteur toujours debout près de la porte; elle lui donna une pièce de vingt sous en passant à côté de lui. Il prit l'argent, mais sans daigner à peine la remercier. Elle n'osait partir tandis qu'il était là, car elle craignait qu'il ne fût une créature de Mme Ricciardi, et qu'il n'eût pour mission de la surveiller. Le temps toutefois devenant extrêmement pressant, elle résolut, à tout risque, de se mettre en route aussitôt que cela lui serait possible.

Elle sonna donc, et dès que le garçon apparut, elle lui demanda si elle pouvait voir le maître de l'hôtel lui-même?

— Il est sorti, répondit le garçon d'un ton laconique.

— La maîtresse, alors ? dit Rose.

LOUIS BAILLEUL.

(La suite au prochain numéro.)

PÉRETTE

(HISTOIRE DE QUELQUES BÊTES.)

Il aurait pu se faire qu'on eût appelé cette chèvre Amalthée, par respect pour la mythologie.

On préféra lui donner le nom de *Pérette*.

Si, comme son homonyme de la fable, elle ne portait pas un pot au lait,

Bien posé sur son coussinet,

Pérette le portait avec elle sous forme de mamelles toujours pleines d'un lait savoureux.

Pérette, par sa naissance, appartenait à un troupeau de chèvres qui, de colline en colline et de vallon en vallon, broutait l'herbe aux environs de Marseille.

Ce fut sa couleur blanche qui la désigna au choix d'une personne qui avait un petit garçon à pourvoir d'une nourrice.

On n'en avait aucune qui fût passable sous la main, ni d'Arles ni de Manosque, et, le nouveau-né criant famine, on se décida, faute de femme, à prendre une chèvre.

Ce qu'on augurait de la blancheur sans tache de sa toison ne fut point démenti par la douceur et l'aménité joyeuse de son caractère.

La première fois que je fus présenté à *Pérette*, elle était dans l'exercice officiel de ses fonctions, c'est-à-dire debout, les deux pattes de devant sur le bord d'un berceau et offrant gravement ses mamelles gonflées à la louchette gourmande d'un petit homme qui s'en emparait des deux mains avec une activité et un air de joie qui prouvaient en faveur de son appétit.

Promue aux fonctions de nourrice, *Pérette* fit voir qu'elle était digne de la confiance qu'elle avait inspirée, et qu'au point de vue des attentions et de la ponctualité, elle était chèvre à en remonter à beaucoup de femmes.

Un escalier de service mettait en communication la chambre où dormait le bonhomme dont son lait formait l'ordinaire, et la cour sur laquelle s'ouvrait l'étable, où elle-même prenait son gîte.

Dès la première heure du jour, elle était devant la porte, attendant et bêlant. Si l'on n'accourait pas à son appel, elle frappait de ses robustes pattes à coups redoublés. La porte ouverte, en qua-

tre bonds elle franchissait l'escalier, entraînait dans la chambre, écartait les rideaux du berceau et causait à sa manière avec son petit nourrisson, qui ne se gênait nullement pour lui tirer la barbe.

Le soir, au soleil couchant, même cérémonie.

On voyait *Pérette* arriver au galop, laissant derrière elle tous les hôtes cornus des étables, franchissant les barrières et venant droit à une pièce de gazon où le petit homme se roulait dans l'herbe en l'y attendant.

Pérette n'aimait pas les visages nouveaux.

Quand une personne qu'elle ne connaissait pas se présentait pour caresser son fils, — et rien n'aurait pu lui ôter cette idée que l'enfant était le sien, — elle tournait autour d'elle, la flairait, revenait à son nourrisson, et ne s'éloignait qu'après s'être assurée de ses bonnes intentions.

Si *Pérette* accordait sa confiance malaisément aux créatures humaines, elle n'avait que haine et mépris pour les quadrupèdes.

Aussitôt qu'elle en apercevait un, elle courait au-devant de l'intrus et lui déclarait la guerre sans prendre la peine d'entendre aucune explication.

Quelles batailles alors!

Un grand chien fauve, qui avait le caractère taquin, possédait en particulier le don de l'exaspérer.

Je n'ai jamais connu d'animal plus maussade et plus maldroit que ce chien qui répondait au nom de *Perdreau*.

Il tenait du mâtin par la tête, du braque par le corps, de l'épagneul par la queue, du lévrier par les oreilles, du caniche par les pattes, du boule-dogue par le cou et du king-charles par les yeux, qu'il avait ronds ni plus ni moins que des boules de loto.

Perdreau avait ce don particulier d'être toujours érotté jusqu'à l'échine, et sitôt qu'il avait les pattes remplies de boue, il ne manquait pas de les poser toutes les quatre à la fois sur la première robe qu'il rencontrait en son chemin.

Ce n'est pas qu'il voulût les essayer; oh! non, c'était pure méchanceté.

De même, s'il avait trempé son gros museau poilu dans quelque terrine pleine de soupe grasse, il ne manquait pas de le frotter contre un pantalon de sa connaissance.

Perdreau avait cette idée fixe de jouer avec les bambins qu'on laissait courir à l'aventure.

Mais *Pérette* n'entendait pas de cette oreille-là.

Elle savait *Perdreau* capable de mettre la patte sur le nez de son nourrisson dès la première cabriole, ou de le jeter par terre brusquement sous prétexte de le caresser.

Le petit bonhomme sur l'herbe, *Perdreau*, qui rôdait toujours çà et là, cherchant quelque bêtise à faire, accourait au galop la queue en trompette.

Pérette, qui avait l'œil au guet, se jetait à sa rencontre la tête basse.

C'était soudain un grand choc de cornes et de museaux.

Le chien, pas plus que la chèvre ne voulait céder. C'était à qui reviendrait à la charge le plus vite.

L'un semblait dire :

— Je veux jouer, c'est mon droit!

L'autre semblait répondre :

— Tu ne joueras pas... va te promener!

Et la bataille recommençait de plus belle, jusqu'à ce que *Perdreau*, meurtri de coups, se décidât à battre en retraite en hurlant.

Déjà nourrice, *Pérette* avait pris sur elle de se nommer bonne.

Et ce n'était pas une bonne à se laisser déranger par aucun fantassin, caporal ou sapeur.

Quand son élève fut en âge de se tenir sur ses jambes, *Pérette* se mit en tête de lui apprendre à marcher.

Point de nourrice normande ou bourguignonne qui se fût acquittée de ce soin avec plus de zèle.

Pérette, ne pouvant pas donner la main au petit, lui prêtait les touffes de sa toison, à laquelle il se suspendait de toutes ses forces, et l'enfant et la chèvre allaient côte à côte, celui-là trébuchant, celle-ci le léchant, pour l'encourager, et s'accroupissant, s'il tombait, pour qu'il pût de nouveau s'accrocher à ses flancs.

Quand le petit gazouillait à la façon des enfants qui cherchent à articuler des mots, *Pérette* répondait par des bêlements dont elle variait la gamme caressante.

J'ai toujours pensé qu'ils s'entendaient à merveille.

Un jour vint qui marqua dans la vie de *Pérette*.

Ce fut comme si elle eût cassé son pot au lait.

Si tard qu'il tette, un enfant ne tette pas toujours. Il fallut sevrer celui que, dans son idée de chèvre, *Pérette* croyait à elle. Comment faire ?

Un soir, la véritable mère prit le petit garçon, et nuitamment partit pour la ville, laissant *Pérette* au milieu de ses camarades du troupeau.

Le lendemain, dès l'aube, comme c'était son habitude, *Pérette* court à la porte qui menait chez son élève, grimpe lestement l'escalier et se précipite dans la chambre où chaque matin il l'accueillait avec des cris de joie.

D'un coup de tête elle écarte les rideaux du petit lit.

Le lit était vide.

Elle reste un instant indécise; puis, inquiète, regarde partout, sort impétueusement et va de chambre en chambre, cherchant et bêlant.

Personne !

Epouvantée, elle s'échappe, et au grand galop court vers la pièce de gazon où, la veille encore, elle l'avait vu suspendu à ses mamelles.

Rien !

Pour le coup, *Pérette* éperdue se met à galoper de tous côtés, montant de nouveau l'escalier, le descendant, traversant les corridors, furetant dans toutes les chambres, faisant le tour de la maison, passant des cours à la cuisine, bêlant toujours, puis tout à coup, arrêtant au passage les gens qu'elle connaissait, elle se plantait devant eux, et, les poussant de son museau, semblait leur dire :

— Où est-il ? Qu'en a-t-on fait ? Il me le faut !

Et presque aussitôt, affolée, elle reprenait sa course.

Elle courut ainsi tout le jour. Pas un coin où elle ne fourrât son nez.

On avait le spectacle d'une chèvre qui avait perdu l'esprit.

Le lendemain, ce fut à recommencer.

On se disait : cela passera... encore un jour et elle n'y pensera plus.

On se trompait. *Pérette* y pensait toujours. Sa désolation se manifestait par des bêlements qui ne cessaient pas.

On la maria pour la faire taire.

— Si elle a un chevreau, qui sait ? se disait-on, ça la consolera peut-être.

Pérette en eut deux.

Mère de famille et distraite par les soins que réclamait sa progéniture, elle parut oublier quelque peu le fugitif.

Mais *Pérette* s'en souvenait plus que les apparences ne pouvaient le faire croire. On en eut la preuve bientôt après.

Une femme du pays, qui allaitait une petite fille et qui avait vu *Pérette* à l'œuvre, eut l'idée, un jour que son lait ne venait pas avec assez d'abondance, de présenter son nourrisson à la chèvre, en accompagnant cette présentation de force cajoleries.

Un instant interdite, *Pérette* regarda l'enfant, la flaira, tourna tout autour, l'examina sur toutes ses faces et parut presque attendrie.

Mais au moment où la mère soulevait la petite fille pour lui

faire prendre sa nourriture, *Pérette* fit une pirouette, et au lieu de lui présenter ses mamelles, lui présenta ses cornes.

Une nouvelle tentative fut suivie d'une nouvelle révolte.

Rien n'y fit, ni caresses ni réprimandes. La nourrice s'était changée en maître.

Il était clair que *Pérette* n'avait rien oublié.

Pérette, en sa qualité de chèvre, était têtue. Sa résolution prise, elle n'en démordait pas. Jamais nourrisson ne goûta plus une goutte de son lait.

A partir du jour où elle avait manifesté sa volonté, *Pérette* ne reconnut plus aucune autorité. Elle se croyait d'une race à part et, protégée par le souvenir de ce qu'elle avait été, se permit tout.

Point de clôture qui pût l'arrêter, point de jardin qu'elle respectât. Si elle apercevait un chou à sa convenance, elle avait bientôt fait de lui donner un coup de dent et riait dans sa barbe au nez du jardinier, qui ne savait à quel saint se vouer pour protéger ses légumes.

Pérette déjeunait de carottes, et soupait de laitues, avec un dessert de fraises ou de groseilles, suivant la saison.

Si le jardinier la poursuivait, une bêche ou quelque rateau à la main, elle faisait semblant de se sauver et rentrait par un trou de haie un quart d'heure après. Son absence ne durait jamais que le temps de faire sa digestion.

Si un valet de ferme, nouveau venu à la maison, s'étonnait de cette mansuétude dont on usait à son égard :

— Bah ! disait le jardinier en s'essuyant le front, c'est la nourrice de monsieur !

A ce moment, *monsieur* n'avait pas encore tout à fait trois pieds de haut.

Les habitudes d'indépendance dans lesquelles *Pérette* vivait lui devinrent fatales.

Elle paissait à sa guise, sans bergère et sans troupeau. Un matin, on la vit entrer dans un bois; le soir venu, on ne l'en vit pas sortir.

On s'émut de cette absence et on battit les environs à sa recherche. On trouva au pied d'un arbre, dans une broussaille, quelques touffes de poils, une corne brisée et un bout de patte.

Un loup avait passé par là.

Le jardinier fut le seul qui ne la regretta pas. Peut-être même se réjouit-il au fond du cœur de cette mort prématurée, à cause de ses asperges.

Amédée ACHARD.

Description de la gravure coloriée n° 1274 C.

TOILETTES DE VOYAGE. — 1. Costume en vigogne réséda et velours noir. — Jupon ras-terre, entouré par derrière d'un volant plissé sur lequel s'appuient de longues dents de velours, lisérées de soie assortie à la vigogne, fixées au jupon sous une ruche réséda. Le devant du jupon et le bas des basques du corsage sont ornés de biais et de franges de soie. Col montant et double parement aux manches, le tout en velours avec lisérés pareils aux précédents. — Tunique duchesse, de même étoffe, ouverte en châle, avec col rabattu en velours, fermé sous un nœud de ruban. Les devants du vêtement, s'ouvrant sur le jupon, sont ornés de longs révers de velours, lisérés de soie et terminés par des franges, avec un nœud sur le côté. Les devants, dont la pointe dépasse ces révers, sont drapés sur les côtés, et les plis fixés sous les poches: une frange assortie entoure tous les bords. Une patte de velours recouvre le petit côté, sous le bras, simulant une poche; elle est lisérée de soie et garnie de franges; des cordelières, avec glands fixés au bas de ces pattes, rejoignent le milieu de la taille par derrière. — Chapeau rond, en velours, garni d'un oiseau (cardinal) que retient sur le côté une écharpe de gaze assortie à la toilette.

2. Manteau *Princesse de Trébizonde*, en drap velours de couleur tourterelle. Sa forme est celle d'un paletot à dos demi-ajusté, avec pli Watteau rentré à partir de la taille. Les manches, très amples, sont prises dans les coutures de côté. Des galons nattés, en soie marron, rayent le dos du vêtement et en entourent tous les bords sur deux lignes. Nœud de ruban au bas de la taille derrière. — Chapeau de velours noir, ruches de den-

telle noire et nœud papillon en ruban blanc dessous. Torsade de ruban blanc autour de la calotte et nœud derrière; panache de plumes noires sur le sommet.

Description de la gravure coloriée n° 1273 D.

Substituée à la gravure coloriée N° 1274 C pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. *Matinée* en flanelle-velours blanche, de forme demi-ajustée derrière. — Les devants, qui s'écartent du bas, sont ornés de bandes de foulard à carreaux jaunes, lisérées de faille marron et qui entourent le cou. Parements assortis au bas des manches, avec nœuds de ruban de faille sur le dessus et dans le haut du vêtement. Le bas est garni de petits biais en faille. Col ruché en mousseline unie.

2. Chapeau de feutre marron. — Large passe relevée devant, avec un ruban *Salvator* rose (sorte de filet serré) posé à plat sur le bord. Même ruban drapé autour de la calotte et nœuds sur le côté, avec plume grise et longue plume amazone teintée de rose, dont le bout tombe derrière.

3. Chapeau de même genre que le précédent (vu sur le côté). — La passe, relevée, est ornée de boucles de ruban *Salvator* qui dissimulent le pied de la plume grise.

4. Chapeau de velours noir. — Calotte ronde et passe « gendarme », avec ruban lamé argent à bords de velours bleu courant tout autour. Ce ruban est posé à plat sur deux lignes derrière, et forme devant une guirlande de coques qui s'appuient sur la passe renversée. Une plume amazone grise, teinte de bleu, recouvre la calotte et tombe derrière.

5. Collerette ruchée, en organdi et valenciennes, entourée d'une cravate de même dentelle coquillée à plat, avec nœud de surah pour fermer. — Sous-manche bien assortie.

6. Parure (col et sous-manche) en toile unie et bandes plissées. Le col rabattu pose sur ces dernières.

REVUE DES MAGASINS

La maison LASSALLE (rue de Grammont, 21) vient de publier son prospectus de modes pour la saison d'hiver. Ce prospectus contient des renseignements précieux sur toutes les toilettes. Nos lectrices peuvent le demander à la maison Lassalle, qui s'empresse de l'expédier. Nous rappelons que cette honorable maison se charge de la confection de tous les modèles nouveaux et que ses prix sont relativement bien inférieurs à ceux des grandes couturières.

La maison Lassalle recommande, comme confection de haute distinction, les grands *pardessus* demi-ajustés, à manches demi-larges, qui se font en drap épais, matelassé, noir ou de nuances sombres, avec ornements de faille de fourrure ou de marabout.

Ces mêmes vêtements sont fort riches en velours noir, mais ils reviennent alors à un prix assez élevé.

On les exécute aussi en faille noire, armure gros de Tours, drap diagonale, doublés de fourrure. Ces *pardessus* ont beaucoup de cachet et de confortable; ils remplacent avantageusement la ronde, aujourd'hui trop vulgarisée.

La maison Lassalle indique une série de jolies étoffes nouvelles, telles que : les nattés soie, rayés et quadrillés, avec ou sans addition de satin, en nuances pures ou combinées claires et foncées; les façonnés brochés et damassés dans tous les genres, tous les coloris et tous les prix; des failles à rayures cannelées, satinées ou damassées; de délicieux velours quadrillés, nattés ou rayés, etc.

En nouveaux tissus de lainage, les préférés pour costumes de demi-toilette sont tous fort épais, genre matelassé ou laine et soie à dessins Renaissance. Il y a aussi le cheviot à carreaux, ou pointillé, rayé, etc.; le droguet, le drap d'or; ces étoffes se font en tous les tons.

La maison Lassalle répond à toutes les demandes de renseignements. Elle établit des devis pour toutes les toilettes d'un prix élevé et envoie des échantillons à choisir.

— On peut juger facilement une personne sur le choix de ses parfums. Les gens du monde puisent les leurs à pleines mains dans la *Corbeille fleurie*, — la maison PINAUD-MEYER étant le rendez-vous des élégants; — agir autrement, c'est donc indiquer qu'on n'appartient pas à la bonne société.

En s'adressant à la maison Pinaud-Meyer, on est sûr d'y trouver la source de toute beauté : fraîcheur, éclat et blancheur du teint, pureté et douceur de la peau.

Grâce au *lait d'Hébé*, la ride précoce disparaît et la peau se satine; c'est une lotion précieuse pour le teint qu'elle poétise.

La maison Pinaud-Meyer est surtout appréciée pour le soin intelligent qu'elle met à fabriquer ses cosmétiques par séries de parfums. Les produits à l'*Opponax* sont recherchés par les personnes qui aiment les odeurs pénétrantes; au contraire, la série des parfums aux *violettes de Parme*

est préférée par les femmes nerveuses et délicates, qui ne peuvent supporter qu'une odeur douce et suave.

Ces séries, aussi complètes que possible, comprennent : les eaux de toilette, les savons, les pommades, poudres, parfums pour le mouchoir, sachets, etc.

Au moment d'entrer dans la mauvaise saison, il nous paraît opportun de rappeler à celles de nos lectrices dont la main est susceptible de se gercer facilement, que la *Pâte calidermique* de Pinaud-Meyer est excellente pour entretenir un état de douceur et de beauté incomparables.

La maison de détail (boulevard des Italiens, 30), où l'on se procure ces différents trésors de beauté, possède également un large choix de tous les objets indispensables aux soins de la toilette, et dont toute personne soigneuse aime à s'entourer.

SPÉCIALITÉS

La *Société d'hygiène française* ne devait pas en rester là des progrès qu'elle avait déjà fait faire à la science. Après avoir créé l'*Eau Figaro* pour teindre les cheveux et la barbe en une semaine, voici qu'elle vient de former trois autres produits tout aussi surprenants.

C'est d'abord une *Eau Figaro* dont les effets, plus rapides que ceux de la première, se manifestent au bout de deux jours; cela fera merveilleusement l'affaire des personnes vives, qui n'aiment pas à attendre longtemps un résultat.

Mais voici quelque chose de plus étrange encore et qui tient vraiment du miracle : la *Société d'hygiène française* a trouvé, après maintes recherches, une teinture instantanée qu'on emploie au moyen de deux flacons et sans lavage préparatoire. Cette nouvelle *Eau Figaro* est exempte de toute mauvaise odeur, ce qui la distingue de la plupart des teintures de ce genre.

Les personnes qui redouteraient de se servir d'un liquide par les temps froids, — en voyage, par exemple, — trouveront au siège de la Société (Boulevard Bonne-Nouvelle, 1) une pommade pouvant remplacer l'*Eau Figaro* et donner les mêmes résultats.

Tout ce qu'on pouvait désirer dans l'art de teindre les cheveux et la barbe se trouve maintenant réalisé et complété par la création des derniers produits que nous venons de signaler. Nous pouvons ajouter qu'ils offrent toutes les garanties désirables, étant établis dans les conditions les plus inoffensives par la *Société d'hygiène française*.

M. D'A.

AVIS RELATIF AUX PATRONS COUPÉS

Les demandes de patrons coupés — et de patrons montés — deviennent si considérables, que nous ne pouvons plus garantir l'envoi des patrons coupés dans les 48 heures. Nous ferons pourtant, dans l'intérêt de nos abonnées, tous nos efforts pour qu'il y ait le moins de délais possible entre la demande et l'expédition. Mais nous devons prévenir le public : 1° qu'il ne sera donné suite à aucune demande non accompagnée du paiement (voir les tarifs); 2° que toute lettre demandant des renseignements devra non seulement être affranchie, mais contenir le timbre-poste nécessaire pour l'affranchissement de notre réponse.

Ad. G. et FILS.

En raison de ses relations suivies avec les meilleures maisons de Paris, l'Administration du *Moniteur de la Mode* se trouve à même, on le comprend sans peine, d'effectuer, dans les conditions les plus avantageuses, les achats confiés à ses soins; elle offre, en outre, sous tous les rapports, par sa situation et son expérience, des garanties précieuses et exceptionnelles. — En conséquence, nous pensons être agréables à nos Abonnées en les prévenant que l'Administration du Journal se charge de tout achat dépassant le chiffre de cent francs et concernant les objets quelconques qui se rattachent à la toilette ou à la parure : tissus de toute sorte, costumes, confections, châles, dentelles, lingerie, chaussure, ganterie, bijoux etc. — Écrire directement à M. ABEL GOUBAUD, 92, rue Richelieu, Paris.

ROUVENAT (✱) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.